

Ironie, cruelle ironie

Richard Rorty, *Contingency, irony and solidarity*, New York, Cambridge University Press, 1990, 202 pages.

Pierre Turgeon

Volume 34, Number 4 (202), August 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, P. (1992). Review of [Ironie, cruelle ironie / Richard Rorty, *Contingency, irony and solidarity*, New York, Cambridge University Press, 1990, 202 pages.] *Liberté*, 34(4), 114–117.

ESSAI

PIERRE TURGEON

IRONIE, CRUELLE IRONIE

Richard Rorty, Contingency, irony and solidarity, New York, Cambridge University Press, 1990, 202 pages.

La fréquentation des philosophes contemporains ne re-gaillardit pas toujours. Pour des lectures roboratives, faut-il donc toujours retourner à Sénèque ou Épictète? Pas obligatoirement, ainsi que l'Américain Richard Rorty en donne une démonstration convaincante dans un récent ouvrage, *Contingency, irony and solidarity*. L'auteur aborde ici un problème crucial de l'époque: en affirmant la relativité historique et culturelle de toutes les valeurs, la pensée ne risque-t-elle pas de se saborder, de renoncer à défendre la liberté qui la rend elle-même possible? Et quand tout s'équivalait, pourquoi préférer la démocratie à la dictature?

À ce propos, Habermas parle d'une aporie critique, d'une Raison qui dérape en voulant se remettre elle-même en question, qui glisse de l'Âge des lumières à l'irrationnalisme. Contre ce fourvoiement, il ne voit qu'un remède: trouver à la Raison de nouveaux fondements dans une éthique de la communication. Rorty, au contraire, s'accommode fort bien du désordre contemporain. Et il accuse tous ceux qui cherchent un principe universel d'appartenir au camp des métaphysiciens. Rorty, lui, se range résolument parmi les ironistes, à côté des Nietzsche, Freud et Wittgenstein.

Dans un style transparent, que ne troublent pas même les sujets les plus abstrus, Rorty définit d'abord ce qu'il

entend par *ironisme*. Le monde, bien sûr, se tient à l'extérieur de nous, peu importe nos opinions à son sujet. Mais la vérité, elle, ne peut pas exister indépendamment de la conscience. Seules nos descriptions du monde peuvent être vraies ou fausses. En choisissant un vocabulaire plutôt qu'un autre, l'être humain n'exprime pas plus ou moins bien sa nature profonde: il la crée de toutes pièces. Il se programme linguistiquement.

Et l'évolution des idées ressemble davantage à celle des espèces, telle que Darwin l'a décrite, qu'à une ascension vers la vérité. Le dix-septième siècle remplace l'amour de Dieu par celui de la vérité. Les Romantiques pratiquent le culte du moi profond, en divinisant presque l'essence poétique ou spirituelle de chaque individu. Mais aujourd'hui, nous ne vénérons plus rien; ni le langage, ni la conscience, ni la collectivité ne sont perçus comme des quasi-divinités. Tout nous apparaît comme produit du hasard.

Faut-il désespérer pour autant? Pas du tout, car notre contingence même garantit notre liberté. En comprenant que les supposées vérités éternelles ne sont que des descriptions culturellement transmises, nous pouvons choisir de créer notre propre langage. C'est ce que font tous les artistes. Au lieu de dire *qu'il en soit ainsi*, ils proclament *voilà ce que j'ai voulu*.

Rorty voit en Freud un des fondateurs de l'ironisme. Grâce à la psychanalyse, chaque individu peut suivre une évolution morale particulière, sans s'immoler sur l'autel de la transcendance. La raison devient un mécanisme qui adapte des contingences à d'autres contingences. La science et la poésie, le génie et la psychose ne s'opposent pas de façon absolue, mais représentent des modes différents de la même faculté d'adaptation. Au lieu de nous juger à l'aune de valeurs universelles, nous le faisons à notre capacité de nous libérer des modèles de notre enfance. Et théoriquement, chacun peut y arriver, car, plus que le bon sens, l'imagination est la chose au monde la mieux partagée,

ainsi que le démontrent les rêves des êtres les plus apparemment conformistes.

L'anarchie des idées ne gêne pas Rorty: nul besoin d'instaurer des règles communicationnelles pour déterminer ce qu'est la vérité. Dans un débat démocratique, rien d'exclus, sauf le recours à la force. Les conclusions du débat représentent ce qu'on peut — momentanément — appeler vérité. On doit viser, non pas une rationalisation de nos sociétés, mais leur poétisation, de façon que chacun puisse accomplir sa vérité.

Dans cette culture artistique dont rêve Rorty, tout ne serait-il pas permis? Que peut la conscience qui ne se perçoit plus comme un écho de Dieu? Pas besoin de situer l'origine de cette voix intérieure dans une lointaine transcendance pour en tenir compte: il suffit de savoir qu'elle représente cette part de nous-mêmes qui appartient à la société. À cette démocratie libérale qui, pour Rorty, apparaît comme un modèle indépassable. Et il souscrit entièrement à l'objectif que John Stuart Mill proposait aux gouvernements: trouver le point d'équilibre entre la prévention de la souffrance et le respect de la vie privée.

Au lieu de se fixer des idéaux impossibles à atteindre, et toujours dangereux par les perversions qu'ils entraînent inévitablement, les sociétés devraient plus modestement chercher à éviter tout ce qui peut causer de la souffrance humaine. Rien de très exaltant dans ce programme, mais Rorty souhaite justement que nous exercions notre passion et notre enthousiasme dans notre vie privée plutôt qu'en politique.

Mais on objectera que la pensée ironiste ne forme pas nécessairement de bons citoyens, qu'elle peut même détruire tous les principes qui inspirent la solidarité humaine. Rorty admet qu'elle peut conduire à des jeux cruels. Qu'on songe à l'humiliation que des adultes narquois peuvent causer à des enfants. La plupart des gens aussi veulent qu'on les prenne au sérieux. En fait, ils supporteront moins

bien la critique ironiste, qui ne croit à rien, que celle du marxiste ou du chrétien qui prétend les faire accéder à une vérité supérieure.

Ce danger d'indifférence et de cruauté, Rorty ne prétend pas nous en garantir par un quelconque principe théorique, mais par l'art. Le poète, que Platon excluait de la Cité idéale, joue un rôle essentiel au fonctionnement de la démocratie, car en exprimant la souffrance des opprimés, il suscite notre compassion et nous empêche d'être cruels. Sur ce plan, il s'avère de loin supérieur au philosophe. Car ce dernier, même quand il se veut ironiste, cherche toujours à formuler les conditions de tous les possibles, autrement dit, à atteindre le sublime. Comme Hegel, mais aussi comme Nietzsche et Heidegger, il cherche à avoir le dernier mot. Dans le mouvement même où il tente de renverser toute autorité, il se présente lui-même comme l'autorité ultime.

L'ambition artistique ne souffre pas, elle, d'une telle contradiction. Elle aspire à la Beauté, qui dépend de la forme transitoire qu'on peut donner au chaos. Le romancier n'ambitionne pas de découvrir un grand secret, mais simplement de trouver un arrangement fugace aux petites choses de l'existence. Pour défendre la liberté, conclut l'auteur, ne cherchons pas du côté des successeurs de Marx ou Nietzsche, mais plutôt chez ceux de Nabokov, Proust ou Orwell. La démocratie ne serait-elle donc que littérature pour les personnages que nous sommes? Et dans ces conditions, il faudrait que Rorty nous montre comment nous arriverons à nous intéresser à l'intrigue, en cette époque de triomphe des sociétés libérales, de l'universelle magie bourgeoise. Car si l'ironie est née de la différence, l'ennui, lui, surgit de l'uniformité.